

encore de lui : *Catéchisme du diocèse de Meaux*; *Maximes sur la comédie*, où il condamne les spectacles; *Commentaire sur l'Apocalypse*, où il interprète cette prophétie dans le sens de la chute de l'empire romain; *Avertissements aux protestants*; *Défense de l'Histoire des variations*; divers écrits de controverse contre le quietisme, des instructions pastorales, des traités, des travaux d'exégèse, etc.; enfin, une *Correspondance* immense, entretenue avec un grand nombre de personnages, et notamment avec Leibniz (de 1692 à 1694, puis de 1699 à 1701), dans le but d'opérer la réunion des protestants à l'Eglise romaine, comme nous l'avons dit plus haut. Parmi les éditions complètes des œuvres de Bossuet, on estime celle de 1825 (Paris, 60 vol. in-12). Il existe aussi des éditions des œuvres choisies. Dans ces dernières années, on a commencé la publication de plusieurs éditions des œuvres complètes, l'une donnée par les prêtres de l'Immaculée Conception de Saint-Dizier, imprimée à Bar-le-Duc; une autre imprimée à Lyon; enfin une troisième, très-soignée, donnée par M. F. Lachat (Besançon, in-8°). Voy. la *Vie de Bossuet*, par le cardinal de Bausset. Voy. aussi l'abbé Le Dieu, *Mémoires et journal sur la vie et les ouvrages de Bossuet* (Paris, 1856-1857).

Dans cette notice, nous avons envisagé ce puissant génie en nous plaçant autant que possible au point de vue de son temps, sans le discuter et sans le juger, choses qui pourraient sembler téméraires quand il s'agit d'un homme aussi grand, qui est la plus haute expression du génie catholique à la fin de l'ère ancienne, à l'aurore des temps nouveaux. Bossuet occupe en effet, dans la monarchie de Louis XIV, la première place peut-être après le roi. Il est le centre des choses spirituelles, le régulateur suprême de toutes les affaires ecclésiastiques, la grande autorité, le chef réel des évêques de France. Depuis saint Bernard, on n'avait pas eu d'exemple d'une influence aussi prépondérante. L'illustre prélat ne la dut pas seulement à son éloquence, à son génie, à son grand caractère, mais à d'autres causes encore qu'il convient d'apprécier. Si nous le jugeons en effet comme théologien, comme philosophe, comme politique et comme historien, nous reconnaitrions qu'il fut l'incarnation la plus complète des idées et des doctrines de son siècle; nul n'a plus magistralement représenté la discipline, l'autorité, la tradition, la vénération pour les puissances, tous les principes officiels du grand règne, qu'on pourrait l'accuser même d'avoir exagérés. En théologie, il est pour la rigueur dogmatique, pour les idées qui sont admises le plus anciennement et le plus généralement dans l'Eglise, l'adversaire inflexible de toutes les nouveautés, le jansénisme, le quietisme, le molinisme, le quesnéisme, la réforme, etc. A l'ardeur avec laquelle il combat ces doctrines, on voit bien qu'il s'est nourri du terrorisme biblique bien plus que des tendresses de l'Evangile. Tout changement est coupable et mauvais; l'état immuable est le seul bien; Dieu est l'immuable même. De ces idées découle nécessairement la condamnation du monde, où tout change et se renouvelle. Il n'y a pas harmonie entre le ciel et la terre, mais opposition; on ne peut aimer à la fois Dieu et le monde, la vie présente et la vie future, etc. Son culte pour le passé, pour la tradition, le conduisait même à maintenir les croyances qui choquaient de plus en plus l'esprit moderne, telles que la magie, les apparitions, la réprobation absolue des religions antiques, et conséquemment la damnation de tous les sages et de tous les héros de l'antiquité. C'est ainsi qu'il traite Socrate, Marc-Aurèle et autres d'ennemis de Dieu (*Oraison funèbre du prince de Condé*). De même, le dogme du péché originel lui fait paraître légitimes les dispositions législatives qui punissaient le père dans sa postérité : « Il n'est pas moins juste, dit-il, de punir un homme dans ses enfants que dans ses membres et dans sa personne. »

Nous devons nous borner ici à quelques observations générales, en renvoyant le lecteur, pour les développements, aux articles spéciaux de ce Dictionnaire consacrés à l'examen des principaux ouvrages de Bossuet.

En résumé, l'originalité de Bossuet, comme théologien, est précisément de repousser toute originalité, toute innovation, même tout développement neuf; de se fortifier au centre de la doctrine officielle, de n'admettre que les choses consacrées et de ne rejeter aucune de celles qui sont consacrées.

Il est facile d'imaginer, d'après ces principes, qu'il s'agit de ceux du pur catholicisme, ce que seront ses opinions touchant les choses de la terre, l'organisation des sociétés humaines. Ses théories sont telles, sur ce point, que les civilisations asiatiques devraient être regardées comme un idéal en fait de politique et de gouvernement. On n'a jamais, en effet, donné une théorie plus complète du despotisme pur, et il serait impossible d'imaginer un état social plus dégradant, plus voisin de la barbarie : le genre humain n'est plus qu'un bétail; il n'y a plus de société, plus de citoyens, mais des troupeaux dociles, défilant sous la verge du prince, qui est nécessairement, fatalement, le représentant de Dieu sur la terre. Bien plus, les rois sont eux-mêmes des espèces de dieux sur la terre. Ecoutez plutôt : « L'autorité royale est absolue. Le prince ne doit rendre compte à personne de ce qu'il ordonne. Les princes sont

des dieux, suivant le langage de l'Ecriture, et participent en quelque façon à l'indépendance divine. Contre l'autorité du prince, il ne peut y avoir de remède que dans son autorité. Il n'y a point de force coactive contre le prince... Le prince est un personnage public : tout l'Etat est en lui; la volonté de tout le peuple est renfermée dans la sienne... On ne doit pas examiner comment est établie la puissance du prince : c'est assez qu'on le trouve établi et régnant... Il n'est permis de s'élever, pour quelque cause que ce soit, contre les princes... Au caractère royal est inhérente une sainteté qui ne peut être effacée par aucun crime, même chez les princes infidèles... »

Il serait inutile de multiplier ces citations et de commenter de semblables théories, dont les conséquences sont assez claires, et qui sont un témoignage caractéristique du féodalisme et de la servilité du temps. Qui ne voit aussi que Bossuet, en défiant le prince, quel qu'il soit et de quelque manière qu'il ait été établi, en le marquant d'un caractère de sainteté qu'aucun forfait ne peut effacer, n'est plus qu'un adorateur du fait brutal, de la force pure, et qu'il rétrograde ainsi par delà le moyen âge même et jusqu'aux siècles byzantins. Voilà le fond de la politique qu'il dit avoir tirée de l'Ecriture sainte. Evidemment, elle y avait été déposée à l'intention de Louis XIV. Il l'établit, il est vrai, que Dieu est au-dessus de tous les monarques; mais c'est pour en déduire, pour ceux-ci, la nécessité de partager l'autorité avec le sacerdoce et de détruire dans leurs Etats les fausses religions.

Sa philosophie historique est tout aussi élémentaire, et, osons le dire, ne supporte pas mieux l'examen. Nous en avons dit un mot plus haut. Transportant la théologie dans l'histoire, il ne voit que des coups d'Etat de la Providence dans les révolutions des empires, *asservit les événements à la domination de son génie*, suivant une expression de Chateaubriand, accepte des symboles et des mythes comme des faits d'histoire positive, et, par là plus étonnante des licences oratoires ou poétiques, rattache sérieusement les fastes de toutes les nations à l'histoire obscure du petit peuple juif, représenté comme le centre du monde entier. C'est pour l'instruction, pour l'édification ou le chatiment de ces tribus ignorées du monde antique que les empires croulent, que les conquérants dévastent la terre, que les peuples émigrent, que les civilisations naissent, fleurissent et meurent. Rien ne s'est passé dans l'univers que pour l'accomplissement de la parole de Dieu, pour la vérification des prophéties hébraïques. Naturellement, Bossuet laisse en dehors de son plan les peuples que n'avaient point connus les rédacteurs des livres mosaïques, toute la haute Asie, les deux Amériques, etc., enfin des centaines de nations qui apparemment ne comptaient point aux yeux de leur créateur, puisque les docteurs ont dédaigné de leur attribuer un rôle dans le grand drame providentiel. Ces poétiques hallucinations ne sont plus à réfuter aujourd'hui, et pour les admettre il nous faudrait oublier ou rejeter les notions les plus positives de la science. Mais d'ailleurs ce n'est pas au savoir humain, à l'expérience acquise, que Bossuet fait appel pour édifier ses théories : c'est du ciel qu'il tire tous ses documents; c'est la parole de Dieu qu'il invoque; il ne démontre pas, il affirme. Il ne faudrait pas le juger avec les principes rigoureux des sciences humaines, qu'il méprise et qu'il domine de toute la hauteur de son inspiration. Par sa méthode, il est à dix siècles de nous, dans le monde des scolastiques, des enthousiastes et des visionnaires. C'est de la Bible qu'il tire sa chronologie, son ethnographie, son histoire primitive, comme il en a tiré sa philosophie, son éloquence et sa théologie.

Ce système de tout interpréter, de tout expliquer par les livres saints s'était tellement emparé de lui, qu'on en retrouve partout la trace, jusque dans celles de ses œuvres où il est appelé à traiter des sujets modernes. Et pour ne citer qu'un exemple de cette application continuelle de la théologie à l'histoire, des lois providentielles aux misères des annales humaines, n'expliquait-il pas la révolution d'Angleterre en disant que Dieu l'avait faite pour sauver l'âme de Madame.

Ces réserves faites au nom de l'esprit de notre temps, il nous semble presque superflu d'ajouter que nous n'en considérons pas moins Bossuet comme un des plus vastes génies des temps modernes. Il nous paraît même douteux que le catholicisme produise désormais un champion d'une telle puissance et qui s'élève à une si grande autorité.

Pour l'analyse des ouvrages de Bossuet, voyez, dans ce Dictionnaire, les articles suivants : *Avertissements aux protestants*; *Exposition de la doctrine de l'Eglise catholique*; *Discours sur l'histoire universelle*; *Catéchisme du diocèse de Meaux*; *Elevations à Dieu*; *Histoire des variations*, etc.; *Oraisons funèbres*; *Politique tirée des propres paroles de l'Ecriture sainte*, etc., etc.

BOSSUET (MÉMOIRES ET JOURNAL SUR LA VIE ET LES OUVRAGES DE), publiés pour la première fois d'après les manuscrits autographes, et accompagnés d'une introduction et de notes, par l'abbé Le Dieu (Paris, 1856). Cet abbé Le Dieu était secrétaire du grand évêque de Meaux. Les documents qu'il avait laissés sur

la vie et les ouvrages de Bossuet avaient été perdus de vue, après avoir passé de main en main. Ces manuscrits, recueillis enfin par M. l'abbé Guettée, se composent de mémoires biographiques où l'auteur trace rapidement toute la vie de Bossuet depuis sa naissance jusqu'à sa mort, et d'un journal plus détaillé, mais embrassant une période moins étendue. Dans ce journal, le narrateur se borne à raconter ce qu'il a vu par lui-même, ou appris de la bouche de Bossuet; il rappelle jour par jour toutes les actions de l'évêque de Meaux, depuis 1699, époque de son entrée auprès de lui. Outre que ces deux documents complètent les faits connus de la vie de Bossuet, ils servent à fixer l'opinion sur certains points controversés de son rôle au milieu des partis qui divisaient alors l'Eglise, et qui se retrouvent aujourd'hui en présence dans les discussions politiques de la presse. Dans les trois volumes du recueil, l'éditeur donne une notice sur l'abbé Le Dieu et une introduction assez étendue, où il examine successivement Bossuet dans ses rapports avec l'Assemblée de 1682, avec les protestants, avec Fénelon et le quietisme, avec les jansénistes et Port-Royal.

Initié aux détails d'une existence célèbre, l'abbé Le Dieu était loin de posséder toujours l'intelligence des grandes pensées qui l'ont rempli. Bossuet jugeait son auxiliaire à sa valeur réelle, et ses communications ou ses confidences n'étaient pas sans réserve. De là des lacunes que le secrétaire note en passant pour les combler en temps opportun, à la suite d'autres confidences ou d'autres travaux dont il sera chargé. Il est donc réduit parfois à conjecturer, quitte à rectifier après coup. Le Dieu n'est ici que le Dangeau de Bossuet.

Les menues particularités de la vie intime de Bossuet nous révèlent des côtés tout nouveaux de son caractère : de la bonhomie, une certaine vivacité naturelle, parfois même de la gaieté. Mais ici la dignité n'abandonne jamais le maître, et le respect est rarement oublié par le serviteur. Dans sa résidence épiscopale, le grand évêque tempérait l'austérité de ses devoirs par les joies de la famille et par les distractions de la société. Les relations officielles avec la cour, soit à Saint-Germain, soit à Fontainebleau, soit à Versailles, sont décrites avec intérêt et parfois avec talent. La rédaction des *Mémoires* porte un cachet plus littéraire que celle du journal. L'auteur a pu choisir, coordonner. Il nous intéresse plus qu'il ne croit, quand il cherche à décrire les procédés de l'éloquence de Bossuet. Le tableau des derniers moments du grand orateur, qui termine les *Mémoires*, est d'un effet saisissant; ce récit, sans artifice de style, atteint à la grandeur par sa simplicité.

Cette noble physionomie perdait de sa sérénité ordinaire, non devant la rivalité d'influence, mais devant la gloire littéraire de Fénelon. Rien ne peut justifier l'incroyable jugement que Bossuet a porté sur le *Télémaque*.

BOSSUET (PORTRAIT DE), par Rigaud; musée du Louvre. L'illustre orateur est debout, tenant de la main droite son bonnet de docteur et appuyant la main gauche sur un livre, posé sur une table où l'on voit un encrier, des papiers et divers volumes. Il est revêtu de ses habits pontificaux : robe de moine bleue, surplis de mousseline blanche ornée de dentelles, manteau bleu à collet, garni de cygne et doublé de rouge, rabat et croix pectorale. Des papiers et des livres sont à terre, près de la table. Dans le fond, un rideau relevé, entre deux colonnes, laisse apercevoir le ciel. Ce portrait, de grandeur naturelle, est un des plus beaux que Rigaud ait peints : il fut commencé en 1698 et achevé seulement en 1705. Après avoir appartenu à l'abbé Bossuet, devenu du prélat, il passa dans la collection Grawford et fut acheté 5,000 fr. par l'administration du Louvre, en 1821. Il a été gravé par Pierre Drevet fils, en 1723. Un portrait en buste de Bossuet, peint par Rigaud, se voit au palais Pitti, à Florence.

BOSSUET (Jacques-Bénigne), théologien et prélat français, neveu de l'illustre évêque de Meaux, né en 1664, mort à Paris en 1743. Il était licencié en théologie et séjourna à Rome avec son précepteur, l'abbé Phélippeaux, au moment où son oncle était engagé dans la querelle du quietisme. Quand parut le livre de Fénelon, les *Maximes des saints*, il fut chargé par le grand Bossuet d'en poursuivre la condamnation auprès du saint-siège. Il mit dans cette déplorable affaire une passion incroyable, jusqu'à traiter le doux Fénelon de « bête féroce » qu'il faut poursuivre jusqu'à ce qu'on l'ait terrassé. Sa volumineuse correspondance, insérée dans l'édition in-4° des œuvres de son oncle, est un curieux témoignage de la violence et de l'acharnement qu'il déploya dans cette négociation. Appuyé surtout par le cardinal Casanata, il obtint, comme on le sait, la condamnation de l'archevêque de Cambrai. A son retour en France, il fut nommé abbé de Saint-Lucien de Beauvais, et appelé en 1716 à l'évêché de Troyes, dont il se démit en 1742, une année avant sa mort. Outre un *mandement* remarquable, relatif à l'office de Grégoire VII, il a publié un *Missel* pour le diocèse de Troyes, dont les innovations excitèrent des réclamations fort vives et qu'il dut modifier. On lui doit en outre la publication de plusieurs ouvrages posthumes de son oncle.

BOSSUET (François-Antoine-Joseph), peintre belge contemporain, né à Ypres, en 1800,

s'est fait connaître par des vues architecturales traitées avec une remarquable entente de la perspective et vigoureusement peintes. Il excelle à représenter les merveilles architectoniques dont le génie arabe a couvert le sol de l'Espagne : il en reproduit, d'une façon très-nette et très-séduisante, les capricieuses harmonies et les chaudes colorations. Trois tableaux de lui, les *Tours romaines à Grenade* (appartenant à l'empereur); la *Cathédrale de Séville* (musée de l'Etat, à Bruxelles) et les *Ruines moresques*, ont figuré avec honneur à l'Exposition universelle de Paris, en 1855. Parmi les autres ouvrages de cet artiste, nous citerons : les *Ruines d'un pont moresque à Grenade* (musée de Liège); la *Cour de Saint-Amant, à Rouen* (musée de l'Etat, à Bruxelles); la *Vue d'Anvers*, la *Vue de Cordoue* et les *Ruines d'un théâtre romain, près de Fex* (galerie du roi des Belges); la *Cour des Lions à l'Alhambra* et la *Cour d'honneur de l'Alcazar de Séville* (galerie du roi de Wurtemberg); la *Porte de Justice à l'Alhambra* (musée de Mons); la *Cathédrale et la Giralda, à Séville* (musée de Berlin); une *Porte moresque à Grenade* (galerie de la reine d'Angleterre); une *Porte romaine à Cordoue* (galerie du comte de Flandre); un *Aqueduc romain, à Séville* (musée de Philadelphie, en Amérique); les *Halles d'Ypres* (musée d'Ypres); la *Mosquée de Jacob, au Caire* (galerie du comte Soltykoff, à Saint-Petersbourg); etc. M. Bossuet a publié à Bruxelles, en 1833, un *Cours de perspective pittoresque*. Il est professeur à l'Académie royale des beaux-arts de Bruxelles, membre des Académies des arts de Rotterdam, de Cologne et de Philadelphie, officier de l'ordre de Léopold et chevalier de l'ordre espagnol d'Isabelle la Catholique.

BOSSUÉTIIEN, IENNE s. (bo-sué-ti-ain, i-ène — rad. *Bossuet*). Se dit des partisans, des admirateurs de Bossuet : *M. de Bausset, qui écrivait alors son histoire de Bossuet, s'y montre aussi BOSSUÉTIIEN qu'il est fénelonien dans l'histoire de Fénelon*. (Rigault.)

BOSSUÉTIIQUE adj. (bo-sué-ti-ke — rad. *Bossuet*). Digne de Bossuet, qui tient de l'élevation de Bossuet : *Style BOSSUÉTIIQUE. Eloquence BOSSUÉTIIQUE. Pensée BOSSUÉTIIQUE*.

BOSSUÉTISME s. m. (bo-sué-ti-sme — rad. *Bossuet*). Doctrine, principes religieux, élévation de Bossuet.

BOSSUÉTISTE s. m. (bo-sué-ti-ste — rad. *Bossuet*). Partisan de la doctrine ou du genre de Bossuet.

BOSSUIT (Francis), habile sculpteur en ivoire, né à Bruxelles en 1635, mort à Amsterdam en 1692. Il voyagea en Italie, et se fixa ensuite à Amsterdam, où son talent à sculpter l'ivoire le rendit bientôt célèbre. Ses principales productions ont été gravées par Pool en 1727.

BOSSUT (Charles, abbé), célèbre mathématicien français, né en 1730 à Tarare, près de Lyon, mort en 1814, vint à Paris, où ses talents précoces lui valurent la protection de Clairaut et celle de d'Alembert, qui devait se l'associer plus tard pour la partie mathématique de l'*Encyclopédie*. En 1760, il partagea avec le fils de Daniel Bernoulli le prix proposé par l'Académie de Lyon *Sur la meilleure forme des rames*; l'année suivante, il partagea avec le fils d'Euler le prix *Sur l'arrimage*, proposé par l'Académie des sciences; en 1762, il remporta un autre prix dans un concours *Sur la question des planètes*; l'Académie de Toulouse eut aussi l'occasion de couronner plusieurs de ses mémoires, et tant de couronnes lui valurent une réputation précoce. A vingt-deux ans, il fut nommé examinateur pour l'école du génie de Mézières, entra en 1768 à l'Académie des sciences, obtint une chaire d'hydrodynamique créée pour lui au Louvre et entra dans la retraite à l'époque de la Révolution. Sous l'Empire, il fut élu membre de l'Institut et nommé examinateur à l'Ecole polytechnique. Outre les diverses dissertations que nous avons mentionnées, on lui doit un ouvrage sur la *Mécanique en général* (1792), un *Cours complet de mathématiques* (1765), un *Essai sur l'histoire des mathématiques* (1802, 2 vol. in-8°), des *Mémoires concernant la navigation, l'astronomie, la physique et l'histoire* (publiés en 1812, in-8°) et une édition des *Œuvres* de Pascal.

Nous ne dirons rien des ouvrages didactiques de Bossut : ils ont vécu le temps que vivent les ouvrages de ce genre, vingt ou trente ans, au bout desquels, les méthodes ayant changé, les élèves doivent recourir à de nouveaux guides; mais l'*Histoire des mathématiques* mérite un examen spécial. Outre que celle de Montucla était déjà fort en retard, elle présentait de grands défauts. Très-prolix en détails insignifiants et d'ailleurs peu authentiques sur l'antiquité, elle effleurait seulement les grands sujets que présente la période moderne; la facture en était lourde; enfin, la division par auteurs adoptée par Montucla, plus commode assurément pour l'écrivain, présente pour le lecteur de grands inconvénients. L'histoire des mathématiciens n'est pas l'histoire des mathématiques. La classification de Bossut est meilleure; son style net, clair et facile pourrait en bien des endroits servir de modèle; enfin, il a su débarrasser son sujet de beaucoup de discussions oiseuses sur l'antiquité.

L'histoire de la géométrie ancienne jusqu'à Ptolémée est pour ainsi dire parfaite; mais la